

Ce que je vois au Québec

Par Wang Lu

C'était l'après-midi de la Saint-Valentin en 2001, le lendemain de mon arrivée à Montréal. En marchant sur la rue Sherbrooke, je notai tous les numéros de téléphone sur les panneaux d'annonce de logement à louer. Je remarquai que le nom des rues et de certains édifices n'était pas écrit en anglais : des signes bizarres s'ajoutaient à certaines lettres. De plus, j'entendais les gens parler non seulement en anglais, mais aussi en d'autres langues que je ne connaissais pas. Quelqu'un m'avait dit qu'à Montréal, les gens parlent surtout français. Je marchai et marchai, balayai toutes les petites rues des deux côtés de Sherbrooke. La nuit tombait, et il commença à neiger. Un beau jeune homme passa, pressé, un costume chic dans la main gauche et une rose rouge dans la main droite. Puis un couple : la fille tout heureuse avec un bouquet de fleurs dans une main et l'autre dans celle du garçon. Ah, oui, joyeuse Saint-Valentin, je me suis dit! Au coin de Guy, à l'arrêt de l'autobus 165, il y avait deux amoureux sous la lumière d'un lampadaire qui s'embrassaient. La neige tombait plus fort. L'homme enleva les flocons des cheveux et du manteau noir de sa femme, et puis, ils s'embrassèrent encore comme s'ils étaient seuls au monde. J'eus le coup de foudre pour Montréal, une ville si romantique.

J'avais séjourné pendant deux mois et demi à Vancouver. Il pleuvait presque tout le temps en plein hiver. La neige, on la voyait sur les montagnes de Grouse, mais pas au sol. Souvent, il pleuvait dehors, et moi, je pleurais dans l'appartement. Éloignée de mes proches, la solitude m'obsédait sans relâche. J'ai donc décidé de quitter Vancouver. Dieu merci, dès la deuxième journée à Montréal, il neigea toutes les fins de semaine jusqu'en avril. Chaque fois, toute excitée, la première nouvelle que j'annonçais par téléphone à mes parents était qu'il neigeait encore. L'air pur et frais après la neige consolait mes élans nostalgiques. Je me sentais finalement retrouvée chez moi. Je ne me plains jamais qu'il neige trop ou que l'hiver est trop long, mais beaucoup de québécois le font. Ils s'en vont en Floride pour passer l'hiver. L'hiver sans neige n'est plus hiver!

Des fois, on se moque du temps qu'il fait au Québec en prétextant qu'il n'existe que deux saisons : l'hiver et l'été. Il est vrai que des tulipes poussent sous la neige et que la première neige tombe alors que des feuilles rouges sont encore sur les branches. C'est pourquoi les québécois adorent le soleil. Quand il commence à faire doux en mai, certains prennent des bains de soleil, étendus sur l'herbe d'un parc, dans leur jardin ou sur leur balcon, même au bord des rues, quitte à rougir comme des homards. Souvent, le beau temps arrive subitement. Tout le monde sort de la maison et s'installe à la terrasse. Les hommes assis au soleil, avec un café ou une bière et quelques cigarettes, passent tout l'après-midi en regardant les belles filles. Et les filles, se couvrant très peu, belles ou non, sans aucune timidité, marchent tranquillement sous leurs regards effrontés (ce qui me gêne beaucoup). Une fois, par curiosité, j'ai demandé à mon ami Michel pourquoi ces gens se comportaient ainsi, et il m'a répondu que c'était leur sport national.

Je croyais que le vrai sport national d'ici était le hockey. Mais pour moi, c'est un sport très violent. De nombreuses fois, j'ai vu à la télévision un match de hockey devenir un match de boxe. Au lieu de suivre la rondelle, les joueurs se poursuivent et se battent à coups de poings et de coudes. En 2008, après que leur club ait obtenu une victoire significative pour entrer en séries, les partisans du Canadien ont célébré, principalement sur la rue Sainte-Catherine, et des émeutiers ont dévalisé plusieurs boutiques et magasins. Du vandalisme?! Si le Canadien avait perdu, l'acte de colère aurait été compréhensible (mais inacceptable aussi). Serait-il possible que l'on détruise la ville de Montréal lorsque le Canadien gagnera la coupe Stanley? Où est la logique là dedans? C'est pourquoi, au début, je n'aimais pas le hockey. Mais le Canadien étant de chez nous, je m'y intéresse de plus en plus, tout comme augmente mon attachement pour la ville. L'année passée, j'ai croisé une foule de partisans qui se rassemblaient vers le Centre Bell. Ils étaient tous très excités, hommes et femmes, vieux et enfants, vêtus d'un chandail du Canadien, et ils manifestaient leur passion et leur fierté. J'ai même vu le chien d'un sans-abri porter un maillot du Canadien! Des milliers de voitures roulaient en ville avec les drapeaux de l'équipe. Même les autobus de la STM affichaient le fameux slogan "Go, Habs, Go!" Ah oui, vraiment, j'aime les gens passionnés! Malheureusement, le Canadien joue mal cette année, et personne ne sait quoi faire. Le cardinal Jean-Claude Turcotte a jusqu'à donné son autorisation à une publicité dans deux journaux pour que les gens prient pour une place en séries. Malheureusement, le miracle n'est pas encore fait. Et le Canadien, collé au fond du classement, semble déjà abandonné par ses supporters : les bars sont vides à la diffusion des matchs; on ne voit presque plus de drapeaux du Canadien sur les voitures; les animateurs de la radio se moquent de l'équipe. J'ai du mal à comprendre ce fait. Comment peut-elle gagner sans le soutien des partisans? Les gens abandonnent-ils leur équipe parce qu'elle perd? Est-ce que l'on n'aime plus nos enfants, nos amis juste parce qu'ils ne sont pas les meilleurs? Je compatissais beaucoup avec le Canadien et je prie d'avoir un hiver moins banal.

Contrairement à la tranquillité de l'hiver, Montréal, en été, est une ville très vivante, voire bruyante, surtout les fins de semaine. À 20 heures, par exemple, les gens s'attablent aux terrasses des restaurants des deux côtés de la rue Prince-Arthur. Ils mangent et boivent, et la rumeur de la foule se mêle aux chants et à la musique des musiciens de la rue. Lors d'un samedi soir chaud à la fin juillet, j'ai compté plus de 70 tables remplies, et cela juste pour la rue Prince-Arthur. La place la plus animée à Montréal est sans doute le quartier des spectacles. Toutes sortes de festivals attirent les gens des quatre coins du monde. J'ai vu au festival des films du monde mon premier film en français : Bleu de Juliette Binoche. Je suis tombée amoureuse d'elle et ai voulu apprendre le français pour comprendre les dialogues de ses films.

Madame Solange était ma première professeure de français, une jolie femme, grande, chevelure roussâtre, toujours souriante. Les cours de la première semaine étaient comme jouer aux devinettes parce que je n'avais jamais étudié le français auparavant. La plupart de mes camarades en avaient déjà appris un peu quelque part, mais n'arrivaient pas non plus à comprendre Madame Solange. Elle parlait vite, qu'en français, et nous interdisait de

communiquer en anglais ou en chinois, dans la classe et même pendant les pauses. La seule chose que nous pouvions faire était imiter et répéter les mots comme un perroquet. Elle ne se moqua jamais de nous. En revanche, c'était plutôt nous-mêmes qui, souvent, ridiculisions nos prononciations drôles. Elle essayait de ne pas nous faire sentir embarrassés quand nous faisons des fautes. L'ambiance de la classe était toujours agréable. À la fin de la session, pour la présentation de notre classe, nous devons chanter "La chanson de Prévert" de Serge Gainsbourg. Parmi les étudiants et les professeurs d'autres classes, j'ai vu notre Mme. Solange assise au deuxième rang nous écouter attentivement, ses lèvres suivant la mélodie, ses yeux bleus brillant de fierté. Grâce à elle, apprendre le français n'était jamais pénible ou ennuyant. Et grâce au français, j'ai découvert plus tard beaucoup de belles choses d'ici, les chansons de mes deux idoles Gilles Vigneault et Jean-Pierre Ferland, par exemple.

Les francophones au Québec se battent fort pour protéger leur langue. Il n'est pas étonnant que la plupart des enfants d'immigrants, peu importe leur origine, peu importe la couleur de leur peau, parlent ou au moins comprennent bien le français après avoir vécu quelques temps à Montréal. Il n'est pas étonnant non plus que des CBC (enfants d'origine chinoise nés au Canada, comme des ABC aux États-Unis) d'ici parlent avec leurs parents en anglais et communiquent entre amis en français. J'approuve bien sûr que les enfants apprennent le français, même les parents, parce que nous vivons au Québec. La langue française nous aide à mieux nous intégrer dans la société. D'autre part, par rapport aux efforts que les francophones font pour leur langue, les parents chinois semblent avoir moins d'influence sur l'apprentissage du chinois auprès de leurs petits. Ces derniers ne connaissent pas beaucoup la culture chinoise. Ils parlent français avec un accent québécois, mais ils ne sont pas capables de lire ni écrire en chinois. On parle souvent de discrimination. J'espère que nos enfants et les autres se distingueront par leurs compétences, non pas par la couleur de leur peau.